

# ScholarWorks@GSU

## Le drame de Sony Labou Tansi: faire jouer le corps souffrant et se jouer de la folie

Authors	Francis, Gladys M.
Citation	Francis, Gladys M. "Le drame de Sony Labou Tansi: faire jouer le corps souffrant et se jouer de la folie." In Corps et voix d'Afrique francophone et ses diasporas : Poétiques contemporaines et oralité Revue d'Études Françaises. Ed. Sylvie Chalaye. Budapest: University Press of ELTE Hungary 18.1 (2013).
Download date	2026-04-12 00:03:40
Link to Item	<a href="https://hdl.handle.net/20.500.14694/10618">https://hdl.handle.net/20.500.14694/10618</a>

GLADYS M. FRANCIS

**Le drame de Sony Labou Tansi :  
faire jouer le corps souffrant et se jouer de la folie**

Sony Labou Tansi insiste sur le fait qu'*Antoine m'a vendu son destin*<sup>1</sup> constitue une représentation de « *la tragédie d'une génération qui bâcle ses rêves, ses espérances et ses mutations ; une génération qui entretient avec l'avenir des relations basées sur la panique* » (14). Antoine incarne un despote et un vendu atypiques. De son espace périphérique africain, il feint un coup d'État destiné à choquer les grandes puissances de l'Ouest, à pénétrer avec défiance leur centre hégémonique, et à déroger ou démanteler ses opposants. C'est à cet effet qu'il leur prépare avec minutie un décret :

[...] notre déclaration, [...] reste hautement ambiguë et absolument politique. Vous verrez comme les Américains vont la prendre. Ils vont la donner en pâture à leurs ordinateurs et à leurs cerveaux. Et les Français vont la passer au champagne pour lui faire dire ce qu'elle ne dit pas. (13)

Il se donne donc pour mort en se cachant dans la prison de Bracara, après avoir provisoirement légué son pouvoir à Riforini et Moroni, ses deux conseillers et complices. Lorsque ces derniers le maintiennent captif, Antoine reste incapable de volonté et de véhémence afin de recouvrer sa liberté et son pouvoir. L'absurdité visible dans l'exécution de ce simulacre se pérennise et monopolise graduellement ses émotions et son entendement. Antoine symbolise une chute libre où déterminisme et libre arbitre se font violence. Il ne parvient point à se construire une identité, un destin, un désir de liberté, un rêve. Cette folie caractérisée dans son caractère excentrique, grotesque (même dans sa rhétorique dithyrambique) et violent souligne la nature subversive du pouvoir – au carrefour de l'aberrant des convenances et de l'existence humaine.

La démarche d'Antoine est dès le départ jugée comme « *une imbécilité* » (22), « *un enfantillage* » (22), « *un jeu insensé* » (22), « *une loufoquerie* » (22), « *une duperie* » (23) et la trame évolue au sein de l'atmosphère carnavalesque de la prison (prémonitoire d'un avortement à venir) : « *Le lieu devient une fête du sordide et de graffitis* » (27). Ces accents *Bourgeois Gentilhomme* témoignent parallèlement de la fin des espoirs du chef d'État qui se transfigurent hâtivement en une quête d'autodestruction. Sacrifié, Antoine semble atteint d'une sclérose de l'action qui se traduit par l'enfermement physique (la prison), l'enfermement mental (la folie), et l'enfermement verbal (l'incommunication) à travers des effluves de lyrisme discursif qui laissent sceptique son entourage.

---

<sup>1</sup> Sony Labou Tansi, *Antoine m'a vendu son destin*, Châtenay-Malabry, Éditions Acoria, coll. « Scènes sur Scènes », 1997.

Antoine paraît d'ailleurs mourir (non de fatigue, mais) de sommeil et quand il en émerge, sa réalité n'est qu'un rêve diurne. S'y ajoute l'allusion au sommeil congénital d'Antoine qui boit depuis l'âge de huit mois ; faute reléguée à sa mère qui ne l'aurait point éduqué convenablement. Le suicide d'Antoine devient une faute partagée par le laisser-aller de toute une famille, de tout un peuple, de toute une nation, de toute une structure néocoloniale. Son inaction est également raffermie par la représentation de la femme castratrice qui concourt inéluctablement à sa dévirilisation. Observée dans l'hyperbolisme de l'amour maternel, cette problématique s'agence sur un ton burlesque et propose un regard intime sur l'état mental et physique fragiles d'Antoine. Conséquemment, il est dépeint par sa mère sous le joug de l'image abêtissante d'un chef d'État dormant maladivement tel un nouveau né : « *Ils me l'ont laissé vivant, mon toutou tout chaud. Minouche ! Chouchoute !...* » (30).

Après un rêve prémonitoire durant lequel Antoine observe la mise en vente de son propre destin, il se réveille, décidant de rejeter les désirs charnels de sa femme et la tendresse excessive de sa mère :

Non maman ! On ne fait pas la Nation avec de la tendresse [...] Et qui veillera sur l'Histoire si je dors ? Mes ennemis me tuent et ma mère me fatigue. Laisse-moi le temps de faire ce pays. Va dormir, maman... Je t'aime... Mais songe à comprendre qu'on ne suce pas sa politique avec le lait de sa mère... aie le courage de savoir que tu n'as plus de lait dans tes seins. (43-44)

À ces propos, sa mère défaillit et Antoine ne parvenant pas à la relever du sol, fait appel au garde qui lui refuse de l'aider. Son phrasé vigoureux et sa coupure avec la mère castratrice ne suffisent pas à empêcher sa retombée dans l'atonie. En effet, « *Ce qui constitue le fou, c'est une exaltation excessive ou une dépression extrême, ou une perversion générale* » (25) et comme l'explique Durkheim<sup>2</sup> : « *Il y a surtout [chez le fou une] absence d'équilibre et de coordination dans la pensée comme dans l'action. Le malade raisonne... mais sa conduite manque de suite* » (18).

À chaque éveil, Antoine est épris de mégalomanie ou d'un état transgressif qui laisse subodorer délire ou sommeil. Sa solitude le pousse à l'hystérie, ne comptant plus pour personne, il ne sait plus exister en dehors du pouvoir et reste incapable dans son discours de remotiver ceux qui l'entourent. Antoine voit son destin se jouer devant ses yeux. Il vend ses espérances. Après sept cent treize jours de prison, sa régression culmine, il pleure et s'exprime d'un ton infantilisant. Enfin, il marche vers le portail de la prison pour la toute première fois, s'y s'écroule, et mourant, lance cette dernière phrase : « *Vous allez dire au peuple que je me suis suicidé... Bravo ! ... Laissez-moi aller dire au peuple... que vous...* » (25). Et la pièce s'achève ainsi sur la fin du long suicide d'Antoine qui ne dira jamais rien au peuple.

*Antoine m'a vendu son destin* est la pièce des espérances. Mais il ne s'agit pas uniquement d'espérer, il est plutôt question de la « qualité » des espérances. L'avenir

---

<sup>2</sup> Émile Durkheim, *Le suicide. Étude de sociologie*, Paris, PUF, 1967, p.18.

d'Antoine lui fait peur et son impatience le pousse à s'engager dans un complot absurde. C'est parce qu'il bâcle ses espérances qu'elles perdent alors de leur qualité. Sony Labou Tansi nous fait pénétrer dans un espace suicidaire, une génération suicide, une Histoire suicide, une humanité qui vend de la mesquinerie. Mais il n'y a de place que pour ce qui fait le mérite d'un homme : la qualité de ce qu'il est et de ce qu'il donne. L'absence d'harmonie d'Antoine avec son environnement est au centre du fatalisme de la pièce. Tout voue au suicide puisque la gourmandise envers le pouvoir corrompt tout.

Au début de la pièce, la parole se fait la demeure de l'espoir ainsi que le lieu de la performance du pouvoir. Mais Antoine confond le bon en lui avec une arrogance qui l'entraîne dans la grossièreté. Son corps performant et sa parole ne sont au final ni avenants, ni pleins de qualité ; mais au contraire pleins de vanité et d'égoïsme. En se dissociant du peuple, Antoine finira par oublier que ce peuple c'est aussi lui. L'espoir de parfaire la condition du peuple devient impossible puisque le « je » est dé/placé, il n'est plus en situation d'entre-deux et ne peut plus passer par l'autre pour le comprendre et se comprendre. Ce corps n'est alors que transgression, il tombe de sommeil et de folie. Sont-ce là les raisons pour lesquelles ce corps souffrant/fou doit être sacrifié ?

Dans *Antoine m'a vendu son destin*, la folie sous-tend un cadre apocalyptique qui permet d'entrevoir la singularité de la condition obscure d'une homogénéité néocoloniale africaine. Le langage s'aliène au contact de « l'Autre », et le corps hybride projette alors ce contact violent dans l'expression de la folie. Il y a cette présence de « l'Autre » qui déjoue la stabilité du corps-terrain, corps-nation, corps-continent qui connaît dès lors une perte mentale. Cette pathologie s'élabore sur une double ouverture, celle de l'emprisonnement ou de la délivrance (l'aliénation ou le dé/passement). L'espace du texte s'amorce sur l'entre-deux, ou encore l'altérité due à la rencontre de « l'Autre ». Comme nous le rappelle Sartre<sup>3</sup> : « nous ne sommes nous qu'aux yeux des autres et c'est à partir du regard des autres que nous nous assumons comme nous ». Dans le cas d'*Antoine m'a vendu son destin*, la relation à « l'Autre » évolue autour de la notion du sacrifice et de la folie. Similaire à la démarche en trois temps de l'écrivain que propose Édouard Glissant<sup>4</sup> : l'aller, le détour, et le retour ; le point de départ de Sony Labou Tansi est son cru africain, son détour passe par le lieu de « l'Autre » symbolisé par la folie, et le retour permet de se retrouver afin de se former un état d'Être authentique et humain.

Nous sommes placés sous l'angle introspectif de la folie d'Antoine et c'est de cet espace qu'il nous est donné d'observer et de critiquer ces structures politiques et culturelles. Ainsi, les actes de folie laissent à rire, mais dénudent pareillement les conditions ignominieuses sociétales qui entourent le fou. C'est cet hyperbolisme oxymorique qui nous fait basculer dans la honte et l'inconfort. Ces attributs font la force et l'efficacité de l'écriture de Sony Labou Tansi qui reste à l'angle de la catharsis.

---

<sup>3</sup> Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.

<sup>4</sup> Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 36.

En effet, si la folie du morbide tient sa justification dans son analyse sociologique ou psychanalytique, elle nous transporte néanmoins dans la tradition théâtrale de la tragédie, s'adressant aux hommes dans toute sa réalité. La frontière qui oppose vie et mort, utopie et raison, action et inaction, vérité et mensonge est une zone de passage qui débouche sur une aliénation (comme nous l'observons chez Antoine). Sacrifier le fou symbolise alors une mise à mort de ce contact aliéné. Ce passage peut aussi être une altération créatrice, qu'il s'agisse de l'acte d'écriture libératrice et thérapeutique (du dramaturge), ou de l'accession à la prise de conscience (chez le lecteur ou l'audience) tel un apprivoisement de cette altérité dangereuse.

La folie est donc tridimensionnelle, elle nous permet d'observer une haute figure politique dans ses qualités les plus destructives, ses désirs et ses actions les plus instables. Et puisque la folie paralyse toute possibilité de développement chez Antoine, son identité nous échappe tout comme son portrait moral et psychologique qui demeurent trop flous pour que l'on parvienne à lui créer quelque humanité.

Le drame s'agence sur la vision du pouvoir aux mains d'un homme primitif, endormi, retardé dans l'inaction. Au final, la folie matérialise le *baroque* de la dramaturgie. Le rire, le carnaval, l'humour de ce monde pathétique conceptualisent le chaos de la prison mentale du personnage tout en renforçant celui de la société qui le garde captif. C'est ici que l'on retrouve deux aspects importants de la littérature engageante de Sony Labou Tansi : d'une part, le lecteur devient témoin de ces maux et cette prise de conscience anéantit le rire du texte pour souligner dans un deuxième temps que ces figures politiques n'ont que la mort comme développement car elles ne peuvent pas se penser, se vouloir, s'envisager hors de la folie.

L'écriture de Sony Labou Tansi réinvente l'homme dans ce qu'il ne peut être. Le protagoniste, de par sa folie, n'est plus le centre, il ne crée plus rien, et plus rien ne peut pivoter autour de lui. La folie permet la subversion du héros ascensionnel qui retourne au point zéro, ne vit que dans son monde imaginaire, tout en transfigurant les maux de la société qui l'entourent. Ceci nous permet de mythologiser cette anti-figure politique tout en témoignant de la réalité sociopolitique chaotique africaine. La folie ramène donc au point zéro, elle rapproche de la fin. La mort d'Antoine renforce l'engrenage de cette réalité en ce que le drame semble se soumettre à une circularité. Tout s'achève dans les mêmes problèmes, aucunes résolutions n'a été trouvée. Mais tout cela reste trompeur, car les morts qui s'opèrent dans le contexte de la prison mentale de la folie et physique de la prison sont fortement symboliques. La mort-suicide du fou est symbole de sa non-existence, du dérèglement social, du brouillage identitaire, et cette figure démente n'a point de place hors de cette conceptualisation déshumanisante. Il faut donc garder les fous hors de la société. Le point zéro est l'espace de départ, celui d'où on peut alors reconstruire, se réinventer, s'équilibrer, refaire son histoire, réécrire son mythe neuf. Nous collaborons avec le dramaturge à la création de ce mythe neuf. En partageant virtuellement l'expérience imaginaire du fou, nous pouvons dès lors créer avec le dramaturge un homme « engageant », qui lui serait dynamiquement ancré dans la réalité.

La folie est masque chez Sony Labou Tansi, j'aime la comparer au déséquilibre que l'on observe dans la danse gwo-ka des Antilles françaises : le *bigidi*. Le *bigidi* est la danse du déséquilibre prompt et continu du corps. Le déséquilibre mental des personnages de Sony Labou Tansi est un défolement du corps qui exprime l'interdit ou le refoulé. J'évoque cette corrélation au corps-tambour, au corps qui feint de tomber mais qui ne tombe jamais, car c'est à travers le thème de la folie que subsiste l'imprévisibilité des expressions des maux du corps, et des maux de la parole. C'est cette folie qui rythme le corps et rend compte des traces de son entre-deux corps dans ce hiatus entre appartenance et « désappartenance » dans lequel elle évolue. Cet amalgame dans le jeu théâtral dévoile chez les personnages des passages empruntés aux bribes mémorisées d'ailleurs décousues (tels les espoirs d'Antoine), et dévoile les conditions de marginalisation qui aliènent le corps diasporique, et qui permettent cependant l'acte de création du dramaturge. Sony Labou Tansi construit l'appel à la qualité des espérances d'un peuple noir bafoué, vocifère ; et il crée alors – le mythe neuf de sa liberté. *Antoine m'a vendu son destin* est pour Sony Labou Tansi « *une manière de confirmer la seule qualification que l'Histoire lui reconnaisse ; celle d'un : "VOYOU-VA-NU-PIEDS-DE-LA-RACE-HUMAINE" qui sillonne les couloirs de l'espérance* ». (13)

---

GLADYS M. FRANCIS

Georgia State University  
Courriel : gfrancis5@gsu.edu